

*Entre chiens et loups*

La critique d'Armelle Héliot

AUX LISIÈRES DE LA NUIT. Que ce soit celle du monde ou celle de la raison, Eric Vigner, qui pour la première fois signe le décor d'une pièce qu'il ne monte pas lui-même, parvient, en quelques éléments simples, à condenser les forces secrètes ici au travail : sombre atmosphère, dedans comme dehors, lourds rideaux, amoncellement de boîtes qui évoquent des cercueils dans la ténèbre, planche à repasser ou table de repas... Jeu métaphorique – ce qui devrait demeurer caché, sous terre, surgit – relayé par l'homme des lumières, Joël Hourbeigt, qui noie le plateau dans des gris qui ne dérobent jamais les visages ou les sombres silhouettes des corbeaux et donnent aux ombres des allures spectrales. Le propos d'Arthur Nauzyciel, qui met en scène *Place des Héros* d'une main ferme au doigté musical, est ainsi soutenu. L'équipe artistique – et le son, les costumes de même – arrache immédiatement la pièce à l'anecdotique pour lui donner une dimension de vaste poème à portée universelle. Ce qu'est sans nul doute *Place des Héros*, telle que la belle traduction de Claude Porcell la restitue en français.

Thomas Bernhard signalait là sa dernière œuvre – elle fut créée en 1988, au Burgtheater de Vienne – et l'avait construite en trois mouvements qu'il nommait « scènes ». La première et la dernière se déroulent dans l'appartement du professeur Schuster, qui s'est défenestré quelque temps plus tôt ; la scène du milieu est située au Volksgarten (littéralement « jardin du peuple ») par « temps triste », l'auteur prend soin de le préciser.

Les temps sont tristes alors pour Thomas Bernhard qui doit affronter les faiblesses des hommes politiques autrichiens. Il n'est pourtant pas dans le ressassement des imprécations mais dans l'ultime adresse au pays aimé. S'il en fustige les lâchetés, les trahisons, s'il semble dans un excès furieux (« *les Viennois sont antisémites/et ils resteront antisémites/pour l'éternité* », dit l'oncle Robert, frère du mort), il n'a pas perdu tout espoir contrairement au personnage de l'absent, Josef Schuster, cul-

ture juive, savoir immense, autour duquel s'enroule le chant profond de *Place des Héros*.

L'ouvrage est ardu, périlleux à monter et représenté sans facilité – près de trois heures sans entracte : ouverture de plus d'une heure et quart, monologue de Madame Zittel, la gouvernante, immense scène d'exposition tenue de manière fascinante par une Christine Fersen maîtresse de toutes ses inflexions, nuances, puissance naturelle, part ambivalente du « personnage ». C'est admirable et c'est à elle que revient la responsabilité d'accrocher, littéralement, l'écoute du spectateur qui suit, sans effort aucun, la musicalité consubstantielle à l'écriture étant ici parfaitement respectée.

Vient l'autre immense part, celle qui revient à Robert Schuster, François Chattot, entré au Français pour ce rôle. Lui aussi est magnifique. Question de timbre, d'intérieure force, d'intelligence des plus infimes détails – parfois c'est d'une férocité terrible et jusqu'au rire, de ce que l'on appelle simplement la présence.

Ils ne sont pas seuls. Presque silencieuse, Isabelle Gardien est une troublante Herta, Catherine Ferran, Anna, et Claude Mathieu, Olga, sont remarquables dans le duo des filles, voix accordées, gémellité spirituelle, acuité des intentions. Catherine Samie, la mère, celle qui n'a cessé d'entendre les cris de la place des Héros, les bruits de bottes nazies, apparaît, fulgurante à la fin, accompagnée du fils qu'incarne, précis et dense, Thierry Hancisse. En quelques instants, Jean Dautremay déchire la surface lisse des conversations ambiguës tandis que Roger Mollien et Marie-Catherine Conti apportent leurs discrets contrepoints.

Un grand travail, maîtrisé, audacieux et qui confirme les hautes vertus d'Arthur Nauzyciel, sa poigne, sa lucidité, son sens de la direction des acteurs. Un événement de plus dans une maison où Calderon, La Fontaine, Corneille, sont également éclatants.

Comédie-Française, salle Richelieu, en alternance jusqu'au 7 avril.

Tél. : 0 825.10.16.80.

Le texte de la traduction française de Claude Porcell est publié à L'Arche.